

L'imprimerie, pour quoi faire ?

*Communication au congrès
de Montpellier*

Les photos
qui illustrent cet article
sont de J.-P. LIGNON



JPL — Il y a quelques mois, une équipe de camarades de notre mouvement est allée au Congrès International des Sciences de l'Éducation. Durant ce congrès nous avons pu écouter les "communications" de très sérieux professeurs. Celles-ci nous ont donné l'idée d'une forme de travail qui pourrait nous aider dans nos congrès à nous. En effet, bien souvent, au cours de nos débats, celui qui a préparé le dossier se trouve avoir moins la parole que chacun des participants de la salle et ainsi l'assemblée se trouve frustrée du message qui aurait dû lui parvenir.

Nous n'avons pas voulu appliquer strictement la méthode, c'est-à-dire faire écouter telle "communication" sans permettre les répliques et le dialogue car ce n'était pas dans notre style, mais comme nous l'avons pratiqué hier dans la communication de Réginald BARCIK et comme nous le ferons après-demain dans celle de Michel BERTRAND, nous allons présenter le dossier, jusqu'au point de réflexion où il en est, et ensuite, demander aux camarades qui sont dans la salle de bien vouloir compléter ou contester tel ou tel point qui leur semblera plus important.

Vous voilà maintenant au courant de ce type de travail un peu particulier qui ne va pas vous permettre de rentrer directement, comme dans un débat, par vos réflexions et vos interventions dans le dossier mais bien plutôt par une écoute qui j'espère sera active. Ceci pour éviter de nombreuses oppositions dues le plus souvent à l'absence de nuances dans la pensée exprimée par de courtes interventions.



Aujourd'hui, j'ai demandé à Réginald BARCIK de venir à cette communication parce qu'il a accepté, sous couvert de la confiance des camarades qui travaillent en ce moment au Chantier Imprimerie, de prendre la responsabilité de ce groupe de travail qui je l'espère va devenir une commission nationale. L'imprimerie méritait bien cela car comme le voulait FREINET : elle doit se trouver au centre de toutes nos activités. Au centre de notre classe, bien sûr, mais aussi au centre de notre mouvement qui a été bien nommé : "L'IMPRIMERIE A L'ECOLE".



L'IMPRIMERIE POUR QUOI ? : Je vais essayer d'être bref, de n'apporter que des points de réflexion qui pourront nous apparaître comme neufs et d'éviter de répéter ce qui peut être lu dans l'œuvre de FREINET, exprimé dans nos rencontres, nos stages ou nos revues ; ce qui limite pas mal le sujet n'est-ce pas ? Plutôt que d'apporter une théorie nouvelle, je crois offrir des *nuances* de réflexion, nées d'expériences que nous menons en ce moment.

Nous avons toujours lié l'Imprimerie au journal scolaire. C'est bien car les journaux scolaires sont imprimés. Mais on pourrait considérer cette dimension importante que représente l'imprimerie pour elle-même : "L'acte d'imprimer". Nous ne sommes pas forcés de croire qu'il faut éditer un journal pour imprimer.

Qu'est-ce que l'acte d'imprimer ? Ce peut être quelque chose de très simple : c'est d'abord composer, mettre en page, tirer, ranger les caractères avec tous les tâtonnements que cela présuppose à tous les niveaux, et enfin mener à bout le travail commencé, de le mener à bien, afin d'avoir un résultat. Ce résultat pouvant être inclus dans un journal ou pas.

Nous n'observons pas l'enfant dans un laboratoire mais dans un groupe de vie qu'on appelle classe. Dans cette classe se trouve un éducateur-adulte lequel est plus engagé vis-à-vis de l'imprimerie qu'il ne le croit.

En effet, s'il s'empare de l'imprimerie comme d'un outil au service de sa pédagogie, l'enfant n'a plus la possibilité de faire ses tâtonnements. Le caractère d'imprimerie devient, à ce moment-là, une machine comme une autre. L'enfant devient le bras de cette machine. Le "Maître" a pu enseigner à ses enfants : *"Vous voyez, vous prenez les caractères, vous les mettez comme ça, là, dans le composteur, vous posez un blanc, vous serrez la vis... Ensuite vous disposez ainsi vos composteurs sur la presse... vous les alignez de cette façon... vous étalez de l'encre... Pas trop ! ..."*. L'enfant se trouve incarner la machine reproductrice d'un modèle qui n'est d'ailleurs pas toujours de lui. En d'autres termes nous avons affaire à l'enseignement dogmatique tel que le dénonçait FREINET mais cette fois-ci appliqué à l'Imprimerie.

L'attitude contraire peut être envisagée. Le maître ne s'empare pas du tout de l'imprimerie, il l'abandonne, il laisse faire les enfants à leur guise. Il démissionne de son rôle d'éducateur et leur dit : *"Voilà tout ce matériel, débrouillez-vous pour en faire quelque chose..."* L'enfant privé de conseils techniques, de recours et d'encouragements se contentera de médiocres résultats et ressentira l'échec bien plus durement. Les enfants les plus doués ou les plus informés parviendront par un circuit éducatif passant hors de l'école, obtiendront de quoi satisfaire à peine le groupe ou de quoi le décourager. Cette façon de faire ne fera qu'accuser les différences socio-culturelles et représentera un enseignement de "classe". Notre école ne doit pas accentuer les différences par un laisser-faire inacceptable mais compenser par une véritable politique éducative offrant aux enfants tous les éléments d'information leur permettant de mener à bien leur travail, d'exploiter pour eux-mêmes leurs possibilités créatrices et d'en communiquer les résultats.

Pour résumer ma pensée, le maître doit-il s'emparer de l'imprimerie ou doit-il laisser faire ?

S'il s'empare de l'imprimerie, les enfants ne font pas les tâtonnements fondamentaux et deviennent des machines, ce qui les prépare à devenir des automates, de bons ouvriers à la chaîne, des faiseurs de travail en miettes.

S'il laisse faire, il aggrave les différences socio-culturelles.

QUE FAIRE ? QUELLE EST LA BONNE METHODE ?

Ni l'une ni l'autre, ni surtout au milieu. Le milieu étant un petit peu de chaque. Un petit peu de deux mauvaises choses n'en donne pas une bonne. On ne fait pas d'éducation en ménageant la chèvre et le chou. La troisième voie s'impose. La pédagogie FREINET par l'imprimerie à l'école contient un ferment révolutionnaire en ce sens qu'elle permet à l'enfant de croire en lui, de considérer son travail et sa pensée ainsi magnifiée comme étant dignes de foi, comme étant toujours vrais et considérés, reconnus, adoptés par le fait même qu'ils adoptent la forme la plus noble du langage écrit. Chaque enfant, de quelque milieu, doit pouvoir arriver à un résultat lisible, clair, net, socialement correct.

C'est pourquoi la page imprimée illisible, c'est pourquoi le travail mal fini, incommunicable, n'apportent rien à l'enfant qu'un peu d'amertume, un sentiment d'échec qui s'accroît de jour en jour et ne lui permettent pas de prendre confiance en lui-même.

La page imprimée devient un acte social bien avant d'être agrafée dans le journal. Même si la page n'est pas jointe aux autres pages du journal elle est résultats et appels sociaux : de la société-classe, de la société-parents, village,... monde.

La troisième voie serait la méthode des enfants. Elle est la méthode naturelle qui procède par tâtonnements successifs, recours au groupe, information, expérience, création... par multiplication des essais ; elle n'est pas la méthode des essais et des erreurs mais la méthode des essais et des réussites. Cette multiplication des réussites fait que l'enfant qui trouve sa joie et son plaisir, a envie de reproduire, de renouveler cette joie, ce plaisir et de ce fait, par son dynamisme fondamental renforcé, franchit les étapes une à une et se construit.

Je ne vais pas refaire la description de ce que nous entendons par "Méthode naturelle d'imprimerie", Michel BERTRAND fera une communication sur ce qu'EST la méthode naturelle et vous avez pu lire dans l'Éducateur ce que nous entendons par là. La première BTR vous en a dit plus long que mon discours ne pourrait le faire car les enfants y ont aussi la parole.

Cette troisième voie est bien la méthode des enfants, est bien la Méthode naturelle. L'enfant va à la casse pour composer son texte et se débrouille comme il VEUT, non comme



Les amou

C'est un jour, un p
maman lui dit d'aller

Sa copine vient le
sur le carreau. Le ga

Il dit à la fille : « A
montes. »

**La fille rentre dan
le garçon.**

La maman monte
amoureux dans le lit

Oh! la la!



il PEUT, car il trouve toujours dans son éducateur un soutien, une information, une aide et dans ses camarades de classe un recours. Il peut donc progresser très vite. Le recours au groupe n'est plus une censure mais une reconnaissance, une valorisation. Le maître n'est plus le possesseur d'un dogme mais un compagnon de travail averti qui aide l'enfant à réussir ce qu'il a en lui.

L'acte d'imprimer est par lui-même un engagement social. Pourquoi ? Si vous vous promenez dans la ville, vous verrez des affiches, quelqu'un vous tendra une feuille imprimée, une réclame. Quand vous mangez à la table familiale, vous posez la boîte de sel sur la table, le litre de vin, la bouteille de jus de fruit, dont les étiquettes sont de merveilleuses pages imprimées. L'enfant qui vit dans ce monde, au milieu de tout cela, ne reconnaît pas la page imprimée à l'école.

Si la page imprimée à l'école est d'un seul corps avec un lino en dessous, l'enfant ne la place pas sous le même concept, ni même sous le même vocable que ces pages imprimées qui l'entourent journallement et cela est grave. Ces étiquettes, ces affiches, ces réclames, ces pages entrevues dans les revues des parents, sont imprimées autrement, de plusieurs sortes de caractères, ne se ressemblent pas entre elles, sont d'une autre facture.

L'enfant, comme l'adulte d'ailleurs, s'en laisse conter, se laisse piéger. La publicité a un impact sur les gens, elle n'est pas faite n'importe comment. De très sérieuses études permettent aux publicitaires de savoir ce qui est le mieux perçu par le public et cela marche : la bonne preuve est que les gens achètent mieux le produit vanté. La pédagogie FREINET de l'Ecole Moderne a maintes fois dénoncé ce conditionnement opéré par la publicité et à juste titre. Mais comment s'en libérer si ce n'est en le dominant ? En 1974, il est vital pour un enfant disposant de l'imprimerie de pouvoir "jouer" avec les lettres, avec les caractères, d'employer les moyens modernes de publicité ou simplement de communication (car l'un se sert de l'autre) vis-à-vis de leurs textes ; ceci non de manière obligatoire, mais s'il en ressent le besoin.

Voilà une façon de "rendre" le journal aux enfants en lui offrant les possibilités d'agencement de l'imprimerie.

Les étiquettes de la boîte de jus de fruit, du camembert, du litre de vin imposent des structures de pensée qui ne peuvent pas rester inconscientes sous peine d'entraînement à la passivité.

On y voit en gros "JUS DE FRUIT", en dessous : "orange", en plus petit : "pur sucre" en tout fin la composition et puis, au centre une belle orange donnant envie de la manger. Quelque chose s'impose, un message supplémentaire transparait qui n'est plus dans les mots mais dans l'organisation de la surface en rapport avec le contenu.

La psychologie de la forme ("gestalt-theorie") décrit la perception en structures organisées et non pas, non plus en unités indépendantes. Les structures que je vous décris sont organisées et s'imposent directement à celui qui les voit, DIRECTEMENT en un seul bloc. L'enfant, s'il ne peut pas tâtonner à ce niveau-là, s'il ne peut pas travailler sur ces structures, essayer leur force de pénétration et tâtonner à nouveau, se prive d'un élément important propre à notre société actuelle, à notre monde contemporain, il se coupe de la vie en 1974 pour ce qui concerne l'expression écrite. Il n'est pas dans son siècle, il n'est pas dans son monde... en fait il est déraciné culturellement. Il est très important qu'il puisse faire ce tâtonnement.

Il ne s'agit pas de s'obnubiler sur la publicité, car toute page extraite de revues actuelles utilise ces méthodes qui dépassent même la publicité et ne devient message arrivant à son but que si elle utilise ces procédés de communication.

L'enfant acquiert vis-à-vis de l'expression écrite un véritable pouvoir, source d'éducation réelle, domine et démystifie l'imprimé et en même temps se démarque par rapport à sa forme la plus pernicieuse qu'est la publicité. Il s'en défend en en faisant lui-même, en en démontant les mécanismes, en sachant comment ils fonctionnent et en employant ses méthodes. Oui, c'est véritablement une prise de pouvoir.

Ainsi l'acte d'imprimer, conçu de cette manière est un engagement social par le fait qu'il donne un pouvoir à celui qui l'emploie. Cette prise de pouvoir est "reçu social" et "donnant social". L'enfant reçoit un certain nombre de structures organisées, il les travaille, il les organise autrement, il les fait siennes en les employant à propos de son expression profonde, de son message intime, de ses sentiments intérieurs, c'est-à-dire à propos de ses textes libres vrais ; l'acte d'imprimer devient pour lui un retour, il renvoie ses propres structures, ses propres organisations dans son milieu social, en employant les moyens de son temps. C'est un va-et-vient entre la personnalité dynamique de l'enfant et l'acquis culturel de la société dans laquelle il vit.

Mon papa
va à la maison.

La fille dit :

« *Voilà papa !* »

La fille dit :

« *Bonjour papa !* »

Brigitte FOUQUET

C'est le cri !

Qui n'a pas lu les aventures d'Asterix ? Quand un personnage parle plus fort, quand il crie, la réplique est imprimée en plus gros. On sent bien la différence entre le parler et LE CRI. Si je parle doucement, j'écris en petit, SI JE PARLE FORT J'ECRIS EN GROS, si je parle en moyen, j'écris en moyen.

Les enfants utilisent naturellement le cri.

Dans ce texte, dont vous avez pu voir la reproduction agrandie à l'exposition, on lit le titre : *LES AMOUREUX* puis tout en bas *OH ! LA LA !* On regarde mieux et l'on voit deux lignes en caractère un peu plus gras que le texte : "**La fille rentre dans la chambre et va dans le lit avec le garçon**". Le reste du texte raconte les circonstances. Mais ce qui est important, ce qui fait crier l'enfant qui a écrit le texte, c'est le tabou contre lequel elle s'insurge et qui la fait crier. Ces gros caractères sont par ordre de grosseur les cris de l'enfant. Tout comme dans le langage parlé, il est indispensable que les enfants puissent pousser des cris : pousser des cris avec des caractères, c'est merveilleux ! Quel ennui de s'exprimer toujours sur le même ton avec des petites lettres toutes pareilles !



Mais il n'y a pas que le cri ! Il y a un aspect plus intellectuel : ce que j'appelle les "sauts de pensée".

Le chien et le chat

**C'est un petit chat
qui est voleur,
Il voit des gros jambons.
Il attrape un jambon.
Il voit le chien.
Il mange avec le chien.
Le chien s'appelle Rita,
et le chat s'appelle Bambi.**

Marie-Thérèse BRULÉ

Celui qui ne veut pas lire tout le texte, qui feuillette le journal, en arrivant à cette page, prend connaissance de l'essentiel, c'est-à-dire ce qui est écrit en plus gros : "Un petit chat qui est voleur... il attrape un jambon". S'il est intéressé par le sujet, il lit les détails, sinon il passe. Mais de toute façon il a pris connaissance alors qu'autrement il n'aurait pas pris connaissance. Seule l'illustration aurait pu attirer l'attention sur le texte et, si elle n'est pas bonne, le texte n'est pas lu. Le "saut de pensée" donne vraiment une nouvelle valeur au texte pour lui-même et par lui-même, ce qui n'est pas négligeable.

On peut nous répondre que la lecture doit être un effort vers un message, qu'on doit s'astreindre à la lecture et y trouver sa joie quelle que soit la forme de l'imprimé. Nous rétorquons qu'aujourd'hui, face à la multiplication de l'information un choix doit s'opérer et que le choix ne s'effectue pas au hasard.

Le cri,

les sauts de pensée sont des réponses à ce qui a été donné à l'enfant par son milieu socio-culturel. Ils sont des prises de pouvoir sur le potentiel lecteur au niveau de sa pensée.



Voilà les quelques éléments de réflexion que je vous propose. Si vous voulez en discuter ?

A.G. (OCCE) — *Il y a quelque chose qui me gêne un peu dans ce que tu as dit c'est qu'il a semblé que tu confondes l'imprimerie-jeu et l'imprimerie-travail. A un moment c'est ce que j'avais cru comprendre. Mais en réalité ce n'était pas ça du tout ! Tu as voulu simplement aborder les techniques de présentation, à savoir : la mise en page, l'illustration, la justification, faire ressortir les différences de caractères de façon à provoquer un choc chez le lecteur. Mais il n'en reste pas moins vrai que l'imprimerie n'est pas un jouet, c'est un instrument de travail... Il a une fonction bien précise, c'est de permettre la diffusion, la multiplication à un nombre infini. Je me souviens de ce bonhomme venant chez un imprimeur pour lui commander UNE affiche. L'imprimeur a refusé le travail parce qu'il considérait qu'il ne pouvait pas mettre son matériel en chantier pour faire seulement UNE affiche. S'il s'agit de faire quelque chose de très soigné, de très joli, alors il y a certainement d'autres procédés que l'imprimerie pour réaliser quelque chose de percutant au niveau de l'affiche. Mais je te rejoins parfaitement s'il s'agit de frapper le lecteur par une présentation, c'est-à-dire par la grosseur des caractères, par l'illustration. Mais ceci c'est une technique et il faut quand même penser que l'imprimerie a un autre rôle qui est un rôle social, parce que l'imprimerie favorise un travail d'équipe et un rôle moral parce que c'est là qu'on se rend compte qu'une faute commise par un seul se répercute sur le groupe tout entier. C'est là qu'il faut voir la valeur et l'importance de l'imprimerie. La technique... elle viendra au fur et à mesure par le tâtonnement expérimental. C'est ainsi qu'on a remarqué que certains journaux qui, au départ sont à peu près illisibles finissent par s'améliorer au fur et à mesure à cause de l'appréciation du groupe-classe d'une part, et de la famille et de la classe correspondante d'autre part.*

JPL — Ce que je vous ai proposé, n'est pas une technique seulement. C'est un esprit dans lequel les enfants peuvent travailler et qui a des répercussions sur le plan technique. C'était l'objet de cette communication de le prouver en montrant l'aspect socio-culturel de cette démarche seulement au niveau de l'acte d'imprimer, ce qui ne retire rien de l'aspect social du journal scolaire tout entier.

Non, l'imprimerie n'est pas un jouet. Si j'ai pu dire que l'enfant tirait parti de l'imprimerie du fait qu'il "jouait" avec les lettres, je ne voulais pas affirmer que l'imprimerie était un jeu mais je voulais parler des différentes possibilités qu'offrait un "jeu" (entre guillemets) de caractères.

A. — *J'ai un C.P. Et dans ma classe, il a bien fallu que je montre aux enfants comment dominer rapidement la technique de l'imprimerie pour qu'ils se consacrent à leurs tâtonnements en méthode naturelle de lecture. Je ne pense pas qu'en CP on puisse faire autrement !*

JPL — Mais qu'est-ce que la méthode naturelle de lecture sans l'imprimerie ? Oui... tu utilises l'imprimerie mais en pensant que les tâtonnements sur l'imprimerie elle-même peuvent entraver ceux sur la langue et freiner leur apprentissage. Je comprends tes réticences... je voudrais simplement te dire que la Méthode Naturelle préconisée par FREINET est une démarche cognitive universelle, qui est. On ne peut pas être naturel d'un côté et artificiel de l'autre. Je connais une classe unique qui travaille dans ce sens et pour qui l'imprimerie est un outil pédagogique d'apprentissage de la lecture. Tu sais que dans une

classe unique, **ce n'est pas simple** parce que les grands, les moyens et les petits impriment leurs textes et que la presse, les caractères ne sont pas toujours disponibles. Dans cette classe on a fait un tâtonnement à l'imprimerie qui s'est exactement chevauché avec le tâtonnement sur la langue et l'apprentissage de la lecture. Nous sommes loin de croire que l'apprentissage naturel des techniques de l'imprimerie peut retarder celle de la lecture car l'expérience a prouvé que non. Je suis sûr que ce n'est pas la seule classe qui peut le témoigner. Il serait intéressant de préparer un dossier montrant cela avec des documents vivants qui pourrait bien s'inclure dans notre série BTR.

B. — *Je peux témoigner d'une expérience qui va dans ce sens-là. J'ai des "grands" de maternelle et aussi quelques "moyens". Les textes des grands n'intéressaient pas les moyens au point de vue lecture ni même au point de vue graphique. La casse était dans la classe. Ils sont allés plusieurs fois à l'imprimerie sans que je m'en rende compte bien souvent, et ils ont composé leur nom n'importe comment: en mettant des 6 à la place des e, en mettant toutes sortes de choses, à l'envers, à l'endroit. Petit à petit, ils se sont corrigés, ils sont arrivés à composer presque correctement et j'ai eu très peu à intervenir. Je ne l'avais absolument pas voulu, c'est tombé comme ça.*

JPL — Nous te remercions de ce témoignage. Nous demandons à tous les camarades qui ont une grande section de maternelle, un CP ou un CE de bien vouloir témoigner également car ce tâtonnement à l'imprimerie correspond, s'infiltrer, s'emboîte dans les tâtonnements au niveau du langage.

Quand l'apprentissage de la lecture devait se faire sur un an seulement, il fallait donner le change en montrant que notre méthode naturelle n'était pas moins bonne qu'une autre du moins dans le résultat visible. Alors il était indispensable de limiter les tâtonnements à l'imprimerie pour privilégier le tâtonnement sur la langue. Or les choses paraissent avoir changé car les instructions officielles préconisent l'apprentissage de la lecture sur deux ans et nous pensons déjà à l'étendre sur trois ans, depuis la maternelle... (brouhaha)... mais si, les instructions...

RB — *dans les instructions de 72... (brouhaha) (la salle manifeste sa désapprobation) ... en attendant ceux qui n'auront pas appris à lire à la fin du CP redoubleront encore cette année ! ... Mais enfin ! L'administration vous fournit des outils pour vous défendre, il faut vous en servir, quand même ! !*

— *Oui, mais si les collègues ne sont pas d'accord, ce n'est pas possible ça ! (brouhaha de mécontentement).*

JPL — On peut s'étonner, sauf dans le cas où aucune équipe pédagogique n'est possible, et hélas cela existe... On peut s'étonner que l'idée de l'apprentissage de la lecture sur deux ou trois ans puisse déclencher un tel remous dans un mouvement qui se veut bien en pointe par rapport aux instructions officielles émanant du ministère... (applaudissements)...

D — *Ce n'est pas nous que cela dérange, ce sont les collègues ! (remous, brouhaha)... si les collègues ne veulent pas prendre les enfants qui ne savent pas lire... et dans les classes on peut se trouver toute seule... si les enfants arrivent à lire mais moins vite... donnez-nous la solution... (long remous d'où ne sortent que ces quelques phrases, paraissant décousues).*

JPL — Nous croyons vraiment que la Méthode Naturelle de lecture n'est pas une méthode moins bonne que les autres, mais au contraire meilleure, je ne vois pas pourquoi les enfants apprendraient plus mal à lire avec la Méthode Naturelle qu'avec une autre ! Il ne peut pas y avoir d'enfant qui ne sache pas autant lire au moins qu'avec une autre méthode sinon MIEUX parce que l'apprentissage est beaucoup plus profond et plus solide.

J.J. — *C'est plus solide mais cela peut être beaucoup plus long...*

R.B. — Mais avec une autre méthode, Jacques, le même enfant mettra autant de temps sinon plus. Il n'y a pas à avoir la "trouille" sur un problème comme ça... (brouhaha)

E — *Je suis dans une école de la région parisienne. Nous sommes deux collègues de CP à pratiquer la méthode naturelle. Les autres collègues sont bien d'accord mais il faut que les enfants sachent lire à la fin du CP. On ne peut pas obtenir des collègues du CE et du directeur que les enfants continuent à apprendre à lire, ce n'est pas possible...*



IL PLEUT

*petit
monsieur
sors ton
parapluie .*

*Tu as peur
de mouiller
ton beau
CHAPEAU .*

**IL PLEUT
rentre chez
toi avant
de SALIR
le ROUGE
EVELYNE**



JPL — Et pourtant, cela est préconisé dans les instructions officielles...

F — *Personne ne veut rien entendre... L'inspecteur peut-être ?...*

JPL — Il serait triste de demander que ces collègues soient inspectées... en tout cas ce n'est pas à nous de le demander... (nouveau brouhaha passionné)

F — *Honnêtement, je me demande comment une maîtresse qui prend des enfants après un CP peut vraiment continuer la Méthode Naturelle, si elle n'a pas vécu la classe toute l'année avec les enfants. Si c'est la même maîtresse d'accord, sinon, je ne vois pas...*

JPL — Elle suit les enfants, elle part de leurs acquis... Comme en toute autre chose...

F — *A moins qu'elle ait discuté avec l'autre maîtresse, qu'elle soit bien informée de ce qui a été fait avec le groupe d'enfants... Ce n'est pas "comme ça" qu'elle pourra prendre des enfants qui ont appris à lire avec la Méthode Naturelle. Est-ce qu'elle saura faire autre chose que du replâtrage, vraiment continuer l'acquisition de la lecture ? ... pas de renforcer par quelques exercices de révision un peu de lecture, mais vraiment continuer, consolider... je n'y crois pas honnêtement. Par rapport à d'autres j'ai l'air de faire la méthode naturelle, mais je me demande si vraiment c'est une méthode naturelle que je fais, que l'on arrive à faire dans les conditions que l'on vit. Je suis tout à fait d'accord pour dire que c'est l'idéal. Moi, je rêve d'avoir des élèves de 5 ans à 7 ans c'est-à-dire trois ans, a condition que ce soit moi qui les suive. Mais en dehors de ça... avec les structures que l'on a, les rapports avec les collègues, on ne peut pas faire grand chose...*

JPL — Bien sûr, on fait ce qu'on peut et au mieux. Mais si vous voulez, nous allons essayer de passer à un autre point car nous butons sur ces problèmes qui ne sont pas tout à fait à propos de la communication d'aujourd'hui. Ce n'est pas que je veuille rayer le problème et dire qu'il n'existe pas...

D — *Nous ne sommes pas contre la méthode naturelle, mais...*

JPL — Oui, nous sommes d'accord, il s'agit plutôt de lutter contre les conditions de travail. Le problème existe de façon très accrue, dans bien des domaines et, sans vouloir le passer sous silence, car il s'agit d'une lutte journalière à laquelle nous sommes confrontés, nous pourrions clore ce paragraphe en demandant à l'ICEM de prendre position sur la proposition suivante : à chaque fois que c'est possible, nous réclamons de pouvoir suivre les enfants durant une partie de leur scolarité, disons **AU MOINS TROIS ANS**. Est-ce que nous pouvons nous mettre d'accord là-dessus ? C'est un point sur lequel nous pouvons nous mettre d'accord avec les syndicats et même les inspecteurs (ils y sont souvent favorables). Bien des problèmes soulevés seraient résolus si l'on arrivait à faire avancer les choses sur ce plan-là. Quelqu'un veut-il intervenir sur un autre plan ?

G — *Je voudrais intervenir au niveau de l'exemple dont tu parlais tout à l'heure, à savoir l'exemple de la publicité. Je suis d'accord lorsque tu dis qu'avec l'environnement imprimé qui entoure l'enfant et qui l'agresse, il est évident que pour s'en libérer il faut en découvrir les mécanismes, les utiliser, se les approprier pour pouvoir les dénoncer. Là-dessus, on est d'accord.*

Mais je pense qu'il y a un risque. Ce risque serait de prendre la publicité comme un objet d'expression, de ne pas voir le conditionnement qu'elle opère. Et, à l'intérieur d'elle-même, c'est-à-dire dans les moyens qu'elle emploie, il y a une déformation, une intoxication interne. Je pense que prendre la publicité comme modèle, prendre en elles-mêmes ces formes de caractères, prétendre que c'est LA bonne expression, que c'est ce qui traduit en fait l'expression, ce serait une erreur. Il faut voir que bien souvent cette publicité est faite pour noyer le problème relevant du contenu. Je voudrais relier le problème de forme au niveau de la forme par rapport au contenu, dans la mesure où je suis d'accord pour traiter l'acte d'imprimer comme indépendant. Mais je ne peux pas faire autrement que de le relier au journal. Par rapport au journal, en effet, il peut y avoir contradiction. Je pense que notamment dans les circuits de journaux on risque de détourner l'attention, on risque, tout en voulant condamner et démythifier la publicité, de la véhiculer nous-mêmes. Comment ? En faisant de nos journaux, des journaux beaux, des journaux avec des "caractères", des journaux dans lesquels chacun rivalise avec le voisin, des journaux à la "HACHETTE" et en fait, en noyant le pauvre journal qui vient d'une classe où



pensée et de la diffuser à un grand nombre d'exemplaires a été la première fonction de l'imprimerie.

Encore faut-il que les gens ne fassent pas comme nous le faisons la plupart du temps dans les circulaires publiées avec une ronéo ! Si on n'a pas pris le soin de mettre des gros titres et en couleur de préférence, de faire des paragraphes, de les séparer, d'écrire en gros caractères ou de souligner certains points importants, eh bien, ces circulaires ne sont pas lues... C'est pour cela qu'il est si difficile de faire passer l'information. Dans nos mouvements, pourquoi l'information ne passe-t-elle pas ? C'est par manque de techniques. En fait nous n'attachons pas assez d'importance à la présentation.

JPL — Tu as cité le Congrès des imprimeurs de SOISSONS où tu représentais l'OCCE, je voudrais avant de te répondre te remercier de l'aide efficace que tu nous as apportée sans avoir peur de mettre les mains dans l'encre...

Si l'enfant édite une page, qu'elle soit imprimée ou limographiée, qui soit en contradiction avec le milieu dans lequel il vit, il reste très faible face à l'information qu'il reçoit qu'elle soit de type publicitaire ou autre.

Un autre point sur lequel il faudrait insister demeure ce qu'on croit être le progrès grâce à la critique. Tout dépend ce qu'on entend par le mot critique. Il ne faut pas que celle-ci ne soit que négative, destructrice, car elle ne peut que décourager. Les classes qui ont démarré directement par le tâtonnement expérimental au niveau du caractère d'imprimerie, par la méthode naturelle, n'ont jamais édité de journaux illisibles, sales comme tu le dénonçais tout à l'heure en faisant confiance à la critique des classes correspondantes. Elles arrivent directement à un palier assez élevé, je ne dis pas que c'est la perfection, qui impose le journal à un niveau de communicabilité leur permettant une juste fierté. *Car ce ne sont pas les faibles moyens de reproduction qui rendent le journal illisible mais le fait que l'enfant n'en soit pas maître : c'est la scolastique qui empêche la communication.* Alors les critiques négatives des camarades et des classes correspondantes, celles du milieu de vie, du quartier et de la cité tombent et sont bien moins mordantes. Si bien que ne subsistent vraiment en retour que les assentiments. Au lieu de progresser d'échec en échec, les enfants progressent de réussite en réussite, ce qui leur donne envie de continuer à approfondir. Ainsi, dans ma classe, quand l'an dernier, j'ai reçu un nouvel échantillon d'élèves que je ne connaissais "ni des lèvres ni des dents" (rires) je me faisais du souci pour ce qu'allaient être les premières pages, eh bien elles étaient ni plus mal ni mieux que celles de l'ancienne équipe qui m'avait quitté. Certaines de ces pages étaient techniquement impeccables.

A.G. — *Il y a quand même des techniques qu'on devrait connaître et, en ce qui me concerne, des techniques qu'on a été obligé de chercher ailleurs. Par exemple, il y a une chose qu'on ne savait pas, c'est peut-être le tort du mode d'emploi de l'imprimerie à l'école qu'on avait eu avec les gosses quand on a appris. Un beau jour on s'est rendu compte qu'il y avait quelque chose qui ne cadrait pas. On est allé visiter une imprimerie professionnelle, on nous a expliqué ce qu'était la justification. A partir du moment où l'on a pratiqué la justification notre travail s'est quand même terriblement amélioré...*

JPL — Dans le mode d'emploi que j'ai eu on parlait de la justification et FREINET en parle aussi dans son livre : LE JOURNAL SCOLAIRE.

A.G. — *Oui, je sais bien... mais à l'époque où j'ai commencé l'imprimerie, le livre de FREINET : LE JOURNAL SCOLAIRE n'était, dans sa forme, pas attrayant à lire... (rires).*

H — *Quelle classe as-tu ?*

JPL — Une classe de perfectionnement.

H — *Est-ce que tu connais des classes qui ont fait leur tâtonnement à l'imprimerie et qui ont un "grand" niveau, disons CM, avec de grands textes ?*

JPL — Non, je peux citer des classes uniques, des transition, une classe pratique, celle de Gérard BACLET ici présent, les classes de 4^e et 3^e de Réginald BARCIK qui est ici aussi et puis des classes maternelles, CP, CE et d'autres classes de perfectionnement comme celle de Bernard GOSSELIN dont vous avez eu un journal en fac simulé dans l'Educateur.

La fille e

Le soleil veut
Le nuage dit à l
«Je vais te faire

La fille veut bie
Le nuage descen
avec son vélo.
Il prend la fleur
Le soleil es



la fille.
la fille:
monter
dans le ciel.*

d chercher la fille

ussi.
content.

Pascale MIROIR

matériellement on n'a qu'un pauvre limographe, ce qui ne veut pas dire que les enfants n'ont rien à dire. Par tous ces beaux journaux que je vois on arrive à noyer tout le problème de contenu par un problème de forme.

Pour ce que tu disais tout à l'heure à savoir le cri que l'on exprime en gros ou en petit, je veux dire que c'est un moyen d'expression qui correspond à certains tempéraments, à certains buts, à certaines choses bien précises. Mais d'en faire en quelque sorte une recette, je pense que c'est grave. Je voudrais citer à ce propos l'expérience qui est tentée par LE GAL, à savoir d'un journal hebdomadaire. Poser le journal en termes de communication avec les parents et faire du journal un moyen d'expression. On voit à ce moment-là que les problèmes techniques, les problèmes de forme limitent l'action et on est obligé pratiquement de séparer, de faire un journal communication, un journal où les gens puissent s'exprimer et d'utiliser la ronéo si l'on veut avoir un tirage correct. Si on veut que ce journal soit diffusé, si l'on veut qu'il soit l'expression d'un milieu, qu'il soit diffusé dans les quartiers, que les enfants puissent le véhiculer dans leur cité, il ne faut pas qu'on se contente de faire une vingtaine de journaux, mais qu'on en tire un certain nombre d'exemplaires afin qu'ils puissent se répandre, ce qui est quand même important au niveau de l'information: au lieu d'en faire une dizaine de revues qui soient très très belles mais que personne ne peut lire parce qu'on n'a pas les moyens d'en tirer beaucoup, ce qui serait dommage.

Je voudrais seulement soulever ce problème, cette contradiction qui à mon sens existe: le journal servant à communiquer quelque chose à un grand nombre et un journal que l'enfant s'approprie mais qui sera limité dans le nombre à cause des problèmes techniques.

JPL — Cela me demanderait bien du temps de répondre à tout ce que tu as dit. Je ne vais que reprendre un point. On dissocie la forme du contenu. Pour moi c'est absolument **IN-DIS-SO-CIABLE** et je le pense profondément. Si l'on dissocie la forme du contenu, c'est qu'on n'a pas de forme, car l'inverse n'existe pas. On aura beau avoir un journal d'un contenu extraordinaire, si personne ne le lit parce qu'il est illisible, à quoi cela servira-t-il de le tirer à un grand nombre d'exemplaires? Aujourd'hui, vous ne pouvez pas faire deux pas sans qu'on vous donne quelque bout de papier au contenu politique souvent bien intéressant mais qu'on ne peut pas lire, eh bien on le jette à la poubelle. En voilà une belle économie pour une école pauvre! Nous sommes un certain nombre de camarades à nous attacher justement à la communication parce qu'il nous semble important que l'expression libre des enfants et des adolescents fasse partie de notre culture: encore faut-il employer les moyens modernes de communication sous peine qu'elle finisse dans une poubelle sans avoir été lue.

Nous nous attachons à l'imprimerie et à ses caractéristiques de lisibilité, ce qui ne veut pas dire que nous condamnons le limographe et la forme rapide de communication, bien au contraire! Mais quand les enfants ont travaillé au niveau du cri et du saut de pensée, le limographe et la ronéo prennent une autre valeur et publient autre chose que des textes bourrés, les blancs sont ménagés, les paragraphes apparaissent, des mots ou des phrases sont écrits en plus gros, la frappe est plus régulière, on essaie de retrouver ce qu'on a connu à l'imprimerie et le message passe mieux. L'expérience a laissé sa trace.

A.G. — *L'imprimerie a vraiment une fonction. Je ne crois pas qu'un gosse soit tenté d'imprimer n'importe quoi. Quand il imprime quelque chose, c'est une pensée: même s'il éprouve le besoin de n'imprimer que son prénom. Je cite comme exemple cette magnifique page qui avait été imprimée au congrès des imprimeurs à SOISSONS sur laquelle il y avait le mot AMOUR qui ressortait en gros caractères sur la page toute blanche. Ce mot AMOUR voulait dire quelque chose pour le gosse qui l'avait composé. Le gosse ne va pas avoir envie d'imprimer CAFETIERE si cela ne lui dit rien. S'il imprime quelque chose, s'il met quelque chose sur le papier c'est parce qu'il a besoin de s'exprimer et de communiquer son expression. L'imprimerie magnifie sa pensée. Mais le fait de savoir quel caractère employer, ce n'est pas à nous d'en discuter. C'est le gosse qui va le découvrir en fin de compte, s'il a à sa disposition les caractères nécessaires. S'il a du corps 16, du corps 12, du corps 10, il saura bien que c'est avec le plus gros caractère qu'il fera ressortir quelque chose, pour mettre par exemple un mot en exergue au milieu de la page. C'est en fin de compte une technique que le gosse acquerra par une expérience tâtonnée et par la critique de ses camarades.*

Il y a la technique de l'imprimerie d'une part et la fonction de l'imprimerie d'autre part. L'imprimerie a été inventée pour ça. Au début quand les livres étaient écrits à la main, on les lisait peu et ils coûtaient très cher. La possibilité de pouvoir donner sa



Nous avons pris conscience, depuis peu de temps il faut bien le dire, que l'imprimerie pouvait être autre chose qu'un simple moyen de reproduction. Il y a encore très peu de classes qui s'en servent vraiment comme d'un outil d'expression. Peut-être l'an prochain ou d'ici deux ou trois ans nous allons avoir un foisonnement de témoignages allant dans ce sens. Il y a sûrement beaucoup de gens qui ont commencé mais qui n'osent pas dire ce qu'ils ont fait parce qu'ils en sont au début, mais cela ne saurait tarder. Mais tu n'es pas obligée d'attendre ces témoignages pour commencer.

H — *Non bien sûr.*

I — *Il n'a pas été répondu au camarade tout à l'heure à propos de la publicité. Il semblait dire qu'en réemployant un peu les mêmes mécanismes que la publicité on avait tendance à véhiculer quelque chose qui n'était pas forcément bon.*

J — *Je peux répondre ?*

JPL — Bien sûr vas-y.

J — *Avant j'étais comme tout le monde : je me laissais prendre par les messages publicitaires, maintenant je ne me laisse plus prendre. C'est-à-dire qu'avant il y avait des choses qui ne me choquaient pas et qui me choquent aujourd'hui, parce que j'ai employé aussi ces moyens-là ; je n'arrive pas tellement à bien l'exprimer. Je vais prendre comme exemple un moyen audio-visuel : on a donné une caméra super 8 aux gamins, ils se sont divisés en groupes après en avoir parlé en conseil de coopérative, ils ont pris leur caméra et ils ont filmé. Ils se sont aperçus lors du montage du film quand ils ont découpé et collé, qu'on voulait, que deux histoires faites avec les même morceaux de film pouvaient raconter l'opposé totalement ou simplement être différentes. Les gamins maintenant, quand ils voient un film, soit à la télé, soit au cinéma, pensent tout de suite à leur histoire. Ils ont démystifié le phénomène cinématographique grâce à ce travail. On peut le faire aussi au niveau publicitaire. Si vous avez une image publicitaire sur laquelle vous travaillez avec vos gamins, vous arriverez au même résultat. C'est ce qui peut être aussi intéressant dans l'imprimerie. Dans une image seule, il y a un champ sémantique très important, si vous ajoutez une deuxième image le champ sémantique se réduit et si vous ajoutez du texte le champ se limite à un sens. Si on travaille un peu là-dessus les gamins voient par quels mécanismes on arrive à accrocher l'œil des gens et ils ne se laissent plus prendre. Les mécanismes en publicité sont toujours les mêmes, ce qui change ce sont les stéréotypes...*

JPL — En fait ce qui devient stéréotype est ce qui a été vu, compris et intégré...

J — *Chacun se projette dans ce qu'il voit.*

JPL — Oui, quand on voit quelque chose dont on a déjà entendu parler ou déjà vu, on croit qu'on l'a déjà pensé et on se dit : "C'est une sorte de manipulation par la répétition. Le stéréotype devient un langage, un code. Par exemple un sapin n'a jamais la forme qu'on lui donne généralement quand on le dessine. Et pourtant, on reconnaît le vocable "sapin" rien qu'avec ce graphisme. Les enfants ont tôt fait de s'apercevoir que le vrai sapin n'est pas de cette forme et selon qu'ils ont tel ou tel message à passer ils emploieront le graphisme-code ou le graphisme perçu par le regard. Le stéréotype est un langage commun à un groupe social défini. Quand on prend conscience d'un langage comme les stéréotypes dont nous parlons, et qu'on l'utilise, il est forcé qu'on le démystifie et qu'il ait sur soi un impact moindre, ce qui ne veut pas dire qu'il ait perdu sa valeur de communication. On a simplement acquis vis-à-vis de ce langage un **POUVOIR**. Au lieu que ce langage ait pouvoir sur l'individu, c'est l'individu qui a pouvoir sur le langage. Voilà un élément de réponse n'est-ce pas ?



J — *Oui.*

JPL — Ton élément de réponse est : la démystification par l'appropriation des processus et l'acquisition ou plutôt le déplacement du pouvoir. J'ajoute un autre élément de réponse qui serait la défense contre la sclérose des jugements. Je m'explique. Quand les enfants peuvent, justement, véhiculer dans leurs textes des techniques qui leur permettent de se faire mieux lire, ils défendent leur texte contre des jugements de valeur qui auraient

**le bonhomme
mange
une assiette
de nouilles.**



Parce qu'il a
une grande figure
et parce qu'il a faim.

Ses cheveux
vont pousser
jusque par terre.

Il a beaucoup
de boutons.

Il est décoré!

Il a des grosses
semelles.

Il tombe tout le temps
par terre.

Dominique BOURGE

pu lui être néfastes. Car qui décide que tel ou tel texte est moins bon, que celui-ci est meilleur ? Le maître... au mieux le groupe. Selon quels critères ? Qui peut prétendre avoir la culture suffisamment étendue, ou être suffisamment à l'écoute pour ne pas couper les ailes à la création véritable qui serait incomprise parce que marginale ou inconnue ? Chaque texte a sa valeur. Lequel d'entre nous met des notes aux textes libres des enfants ? Qui les hiérarchise ?

K — *Eux-mêmes.*

JPL — Selon quels critères ?

L — *Il est évident que les gosses se critiquent leurs textes mutuellement. Ils sont très bons juges et ils sentent très bien. Il y a des textes qui ne sont pas libres dans les textes libres...*

JPL — Oui, on peut déjà reconnaître une valeur aux textes **authentiques...**

M — *Ils ne sont pas libres non plus au moment du choix. Ce n'est pas pour ça qu'il ne faut pas essayer de faire une présentation la meilleure possible, mais il y aura des textes qui seront ressentis comme bons et d'autres non.*

G — *Mon intervention n'a pas été très bien comprise. Je suis tout à fait d'accord pour ton exposé. A savoir, que la publicité existe, que la seule façon de lutter, c'est de démonter ses mécanismes donc de les connaître. Là on est d'accord. Il ne faudrait pas qu'au travers d'une appropriation des processus de la publicité, on juge cette appropriation à l'intérieur du fait publicitaire lui-même. Le fait publicitaire s'appuie sur un contenu qui est refoulé. Les affiches sexuelles en sont un bon exemple. C'est autant dans la manière dont l'affiche est exprimée que ce qu'elle empêche d'exprimer, ce sur quoi elle s'appuie qui est réprimé chez les gens. Le camarade n'a donné qu'une partie de la réponse : la démystification au niveau des processus publicitaires...*

JPL — Cela avait été dit avant...

G — *...D'autres éléments sont aussi nécessaires pour mener à bien une démystification totale, c'est de voir les fondements de cette publicité. Au niveau de nos classes, il ne faudrait pas qu'on prenne l'habitude de ne lire que ce qui est bien fait.*

JPL — Bien sûr, mais justement il est bon de partir d'un état de fait et de le dépasser.

G — *Je ne te suis pas quand tu dis qu'on ne note pas les textes libres. Ce refus de la notation me fait penser à la non-directivité. Pour moi, les textes n'ont pas tous la même valeur : c'est pas vrai ! Je ne suis pas neutre par rapport à n'importe quel texte. Pour les enfants, les textes n'ont pas tous la même valeur : pour l'enfant qui produit son texte et pour celui qui le reçoit. Quand est-ce qu'il l'écrit ? Qui l'écrit ? avec quelles difficultés ? Moi, je ne m'occupe pas seulement du résultat. Le processus de production du texte est tout aussi important.*

JPL — On connaît la chanson : ce qui est important c'est la démarche. Le lecteur se moque bien de la démarche. Face à un texte que tu lis, tu te demandes qui l'a écrit et s'il a eu du mal ou non ? Face à un texte d'adulte tu ne le fais pas, pourquoi le faire devant un texte d'enfant ?

G — *Ce n'est pas du tout ce que je veux dire... Ne pas voir s'il est meilleur ou bon mais reconnaître des différences...*

JPL — Les textes ont des différences selon l'accueil qu'on leur fait, c'est certain.

C'est pourquoi nous essayons de faire l'accueil le meilleur possible à tous les textes. Il serait dommage de se tromper et de rejeter un courant d'expression enfantine sous prétexte qu'on ne le comprend pas, soit dans son processus, soit dans son résultat. Accueillir un texte marginal est un acte politique, c'est refuser l'entropie. Nous ne pouvons pas entamer le débat sur ce sujet, ce pourrait être intéressant mais nous n'avons plus le temps. Nous arriverions à des questions comme "Faut-il voter ? Comment ?" Le problème peut se poser.

Le groupe classe peut quitter son rôle de recours pour devenir censeur, et ne choisir que des textes qui vont dans le sens d'une expression reconnue et par conséquent vers le stéréotype. Cela est grave ! La majorité n'a pas toujours raison parce qu'elle est majorité. Vous savez bien ce que donne la foi inconditionnelle à la majorité. Nous ne confondons pas démocratie et démagogie. Il y a certes à débattre et nous pouvons inscrire ce débat dans une séance du congrès de BORDEAUX.



Pour finir, je voudrais vous donner une information.

Pour que l'imprimerie reste un outil privilégié dans tous les processus d'apprentissage des langages, pour qu'elle soit l'instrument fondamental qui favorisera l'éclosion d'expression profonde ; pour que l'imprimerie telle que l'a conçue FREINET perpétue la réussite individuelle et la socialisation coopérative ; pour que l'imprimerie ne soit pas seulement une technique mais qu'elle émerge au centre de tous les tissus de communication et d'expression que nous avons cités... nous avons pensé organiser une rencontre internationale d'Éducateurs autour de l'Imprimerie à l'École. Cette rencontre durerait trois jours et se situerait dans les ARDENNES à MEZIERES - CHARLEVILLE les 4, 5 et 6 juillet 1974.

Cette rencontre, outre les recherches et les mises au point techniques qu'elle tâchera de permettre, devrait déboucher sur la formation d'une commission nationale qui devrait regrouper tous les petits chantiers départementaux, régionaux et nationaux qui se sont créés de manière sauvage, de façon à organiser le travail et peut-être une certaine forme de lutte en faveur de l'expression enfantine. Ce serait une manifestation du FRONT DE L'ENFANCE ET DE L'ADOLESCENCE.

Ceux qui seraient intéressés pourront s'inscrire sur ces feuilles.

Tous les camarades voulant défendre une pédagogie basée sur l'expression libre seront de droit à cette rencontre.

Cette feuille d'inscription sera dans le journal du congrès.

N — *Je voudrais vous demander... ce qui peut être une réponse à la question dont la séance d'aujourd'hui a été le fruit : "L'imprimerie pour quoi faire ?" Que pensez-vous d'une classe qui utilise l'Imprimerie, une classe de perfectionnement en l'occurrence, pour faire des cartes de visites ?*

RB — Uniquement pour ça !

N — *Uniquement pour ça !*

RB — Après ce que nous avons dit à cette séance, on n'a pas besoin de te répondre, cela va de soi ! ■